

Le désarroi de l'élève Blanquer

CONFIDENCES

Jusqu'ici chouchou du gouvernement, le ministre est confronté à de rudes oppositions à sa réforme

« *Sapristi!* », comme il dit. Jean-Michel Blanquer enlève ses lunettes et découvre des yeux plus graves encore que d'ordinaire. Le ministre de l'Éducation nationale a beau se prétendre en toutes circonstances « *serein face à la folie des choses* », il est toutefois fort « *marri* » – c'est son terme – de voir des cortèges piétiner sa loi sur l'école de la confiance. Chaque soir de manifestation, il a regardé si lesdits cortèges étaient petits, moyens ou gros. Samedi 30 mars, il estime que « *la contestation n'a pas été trop forte* »; jeudi, que « *la mobilisation, si elle a été importante à Paris, n'a été que de 7 % à l'échelle du pays* »,

« Les syndicats espèrent se servir de l'école pour prouver qu'ils ne sont pas morts »

même si les syndicats donnent des chiffres différents de ceux du ministère, ce qui est « *très nouveau* », souligne-t-il. Il se caresse le crâne. « *J'affronte une vaste campagne de désinformation*. » Et il court au-devant des micros, de tous les micros, afin de dénoncer les « *bobards* ».

On ne compte plus le nombre de fois où il a brandi ce mot d'argot qui dissonne avec le classicisme de sa posture. Mais attention, quand le professeur Blanquer s'en prend aux « *bobards* », il le fait « *solennellement* » s'il vous plaît – et cette précision signe l'oxymore. Il ne s'interdit aucune ambition, pas même celle de solenniser l'argot. C'est dire que, malgré la tempête, il n'a renoncé à rien. Alors bien sûr, le calendrier parlementaire est « *tout pourri* » – dixit un de ses amis: votée le 19 février par l'Assemblée, la loi n'arrivera au Sénat qu'en mai, ce qui laisse « *beaucoup trop de temps* » aux syndicats – selon cet ami.

Jean-Michel Blanquer
dans une école
à Bordeaux le 15 mars.
MORITZ THIBAUD/ABACA



« *Je connais trop ce milieu pour ne pas voir la vague*, assure Blanquer. *Je vois sa force mais aussi son écume, qui prend trop d'importance et qui présage de sa descente.* » Emmanuel Macron est en alerte. « *On ne peut pas se permettre d'avoir des lycéens qui prendraient le relais des Gilets jaunes* », décoode un visiteur du Président. Dans la bouche du ministre, cela donne: « *Je connais le jeu habituel des syndicats, mais là, ils le font en contexte dangereux. Et ils jouent gros: alors que les Gilets jaunes les ont occultés, ils espèrent se servir de l'école pour prouver qu'ils*

ne sont pas morts. » Cette semaine, il les a reçus les uns après les autres. À 8 heures du matin mercredi, ce fut orageux avec la FSU, la puissante Fédération syndicale unitaire. « *J'ai du froid et du chaud* », a d'entrée de jeu déclaré le ministre, aux dires d'un participant. « *Je vais commencer par le froid, et ce froid peut être très chaud.* » Une rugosité qui ne l'empêche pas de continuer à se présenter comme le « *ministre des professeurs* ». Au JDD, il affirme: « *J'aime les enseignants. Je ne suis ni Allègre ni Thatcher.* » Il sait qu'il lui faut redonner du sens à une

« *loi archipel* » dont la cohérence s'est perdue en chemin. « *Mon défi, c'est de revenir à ma stratégie pour l'école, au lieu de discuter de mesures marginales. C'est un peu comme dans La Lettre volée, d'Edgar Poe: on passe à côté de l'essentiel.* » Il compte sur les députés de la majorité pour l'épauler. Mardi et mercredi, lors des séances de questions d'actualité, ces derniers l'ont ostensiblement applaudi avant qu'il ne prenne la parole. Il veut y voir l'indice qu'ils sont « *derrière* [lui] ».

Pendant qu'il nous explique qu'il entend « *rester branché sur la vie* » et



*« ne pas [se] laisser tirer vers le bas », on pense à ce passage de *L'École de la vie* (Odile Jacob), où, dans des termes étrangement similaires, il a raconté comment, alors qu'il était recteur de Guyane et que la pirogue le transportant s'était fendue en deux, il faillit ne pas remonter à la surface : « Je suis ballotté au milieu du rapide. Soudain, je me sens attiré vers le fond. Je suis sous l'eau. Je sens l'odeur âcre de la mort. Ne pas respirer est déjà une souffrance. Ne pas se laisser envahir. Ne pas abandonner. Ne pas subir. Ne pas se tromper d'idée, de réaction. Je retire ma chaussure gauche pour me libérer de ce qui semble me tenir, peut-être le cordage de la pirogue. Je crois m'être libéré mais je ne remonte qu'à peine. Je vais mourir. Je retire ma chaussure droite. Je remonte enfin. Surgir à l'air libre est une renaissance. Je prends une immense bouffée d'oxygène. La vie! »*

On n'est donc pas étonné de l'entendre, jeudi matin, à Poitiers, opposer les « forces de la vie » aux « forces de destruction » à l'occasion d'un séminaire des personnels

**« J'aime
les enseignants.
Je ne suis
ni Allègre
ni Thatcher »**

chargés de l'adaptation scolaire des élèves handicapés. Nul, dans l'assistance, ne lui parle des manifestants qui défilent dans la rue au même moment. Lui, en revanche, évoque, et à plusieurs reprises, les « caricatures diffusées par certains ». Avec, à chaque fois, un dévoilement de fossettes en guise de scansion. Il en est de même le lendemain quand il débat de l'environnement avec des lycéens et qu'il trouve cela « sympathique au dernier degré ». Autant de « bouffées d'oxygène » lui permettant de surnager tandis que le courant le précipite d'un obstacle à l'autre ? « À gauche comme à droite, je suis aujourd'hui l'homme à abattre. À gauche parce que ça permet de taper le gouvernement. À droite parce qu'ils n'apprécient pas que je morde sur leurs thèmes. Je ne suis pas naïf. » Le sourire qu'il esquisse à cet instant l'est un tantinet. ●

ANNA CABANA